

Note sur  
LE CORPS ET LA LITURGIE

**I**L est bien évident qu'un rapport existe entre l'anthropologie et la liturgie, parce que la liturgie est un langage, qui utilise la réalité sensible comme parole et signe. La liturgie catholique implique et présuppose une certaine anthropologie, et si aujourd'hui on la comprend mal, cela provient de ce qu'implicitement on vit sur des présupposés anthropologiques différents.

Prenons quelques exemples.

L'exemple du jeûne, d'abord. Aujourd'hui, fort souvent, et même chez les religieux qui sont en principe tenus à la pratique du jeûne, celui-ci n'est plus qu'un exercice de pénitence, ou même, moins encore, un signe extrinsèque d'une pénitence intérieure. On mortifie « le corps » afin de libérer l' « âme » des passions, ou bien l'on châtie « le corps », par le jeûne, et dans ce cas le jeûne n'est qu'une punition que l'on s'inflige volontairement, une privation.

En fait, dans la tradition orientale, et singulièrement dans la tradition biblique, le jeûne n'est pas seulement une mortification, une punition. Il est d'abord *sagesse* : sagesse organique, qui est indissociable d'une sagesse spirituelle. On sait, peut-être, que le jeûne est pratiqué au niveau animal : les animaux pratiquent périodiquement le jeûne<sup>1</sup>, de même qu'ils observent de longues périodes de continence. Le jeûne est d'abord, au plan biologique et médical, un moyen de désintoxication. Il est en fait — tous ceux qui l'ont pratiqué le savent — le médicament le plus puissant probablement qui existe<sup>2</sup>.

On dira : Mais que nous importe ? Nous voilà sur le terrain d'une hypothétique médecine. Qu'est-ce que cela a à voir avec la liturgie ?

1. Surtout en cas de maladie.

2. Il est utilisé systématiquement dans certaines cliniques, par exemple Bircher-Benner en Suisse, Schellton aux U.S.A., etc.

C'est cette objection qui atteste précisément que nous avons, en Occident, perdu le sens originel, et biblique, du jeûne. Pour nous, Occidentaux, le jeûne concerne « le corps ». On ne voit pas ce qu'il a à faire avec « l'âme ». Et il ne concerne « le corps » que comme moyen de pénitence. Dans la tradition biblique (et dans l'Inde aussi en une certaine mesure), le jeûne concerne à la fois l'ordre somatique et l'ordre psychologique, et même l'ordre spirituel — car ces ordres, pour distincts qu'ils soient, ne sont pas séparés. Une désintoxication, au plan biologique, organique, est importante au plan psychologique, nerveux, et même spirituel. Il est impossible d'être parfaitement équilibré, au plan psychologique, si l'on est intoxiqué, au plan organique. Et il est difficile, sinon impossible, d'être parfaitement bien orienté, au plan spirituel, si l'on est mal équilibré au plan psychologique.

Nous le reconnaissons d'ailleurs volontiers en certains cas : nous admettons qu'un alcoolique (intoxiqué *corporellement*) est difficilement bien équilibré psychologiquement, et aussi mal parti spirituellement.

Mais, le plus souvent, nous ignorons en Occident qu'il y a d'autres intoxications que l'alcoolique. Le jeûne est un moyen puissant de désintoxication, et, par là même, d'équilibre et, par conséquent, il est utile pour la vie spirituelle. Il est sagesse, une sagesse qui concerne tout l'homme, aux plans organique, psychologique et spirituel. Notre anthropologie moderne, gâtée par les analyses cartésiennes, est inapte à penser, à comprendre la signification du jeûne, telle qu'elle était saisie par les saints de l'Ancien et du Nouveau Testament. Jésus lui-même le dit, à propos de certains « démons » : « On ne peut les chasser que par le jeûne et la prière. »

Le jeûne n'est certes pas une technique qui se suffise : la prière est nécessaire. Mais le jeûne aussi est requis, non pas seulement comme exercice de pénitence, mais comme sagesse, — sagesse biologique vécue déjà au plan animal, sagesse au niveau psychologique, sagesse, éminemment, au plan spirituel. Si nous ne le comprenons pas aujourd'hui, c'est parce que implicitement nous nous imaginons, le plus souvent, et mises à part quelques exceptions, que l'intoxication au plan organique n'a pas de rapport avec la vie

psychologique, avec la pensée, et encore moins avec la vie spirituelle. Or, si l'homme est un, si l'homme n'est pas, comme le voulait Descartes « une machine » associée à une « substance pensante », tout a rapport avec tout. La médecine moderne, qui se libère lentement des présupposés erronés hérités du cartésianisme, découvre ces interrelations constantes entre l'ordre somatique et l'ordre psychologique. Il reste au contemplatif, au spirituel, à examiner, d'une manière scientifique, les rapports qui existent entre l'ordre à la fois somatique et psychologique, et l'ordre spirituel. La pratique du jeûne porte sur ces trois niveaux distincts mais non séparés de la totalité humaine.

\*  
\* \*

D'autres exemples que le jeûne peuvent et doivent être invoqués.

La liturgie est un système de signes, et ces signes ne sont pas des signes algébriques, purement mentaux, abstraits, mais des signes *sensibles*, des *gestes*.

Notre civilisation a valorisé de plus en plus le signe *écrit*. Elle méconnaît l'importance primordiale de la tradition *orale*. Elle pratique la parole, mais aux dépens du *geste*, qui tombe de plus en plus en désuétude.

Le grand anthropologiste Marcel Jousse — qui a connu avant-guerre une renommée si justifiée, et qui maintenant est, si injustement, oublié — a montré, dans toute son œuvre, que le langage primitif, dans les milieux ethniques archaïques, est un *langage d'abord gestuel*. La voix n'est qu'un complément au *geste*. L'homme, qui est un, s'exprime normalement par le geste. Il pense en jouant sa pensée. Notre civilisation moderne a atrophié la fonction du geste, d'une manière malade. On a honte de « jouer » sa pensée, de l'exprimer gestuellement, comme le font tout naturellement les enfants. Le conférencier bien stylé parle sans bouger. L'écolier sage apprend sa leçon, et la récite, immobile à sa place.

Il n'en va pas de même dans plusieurs milieux ethniques non occidentaux. On sait que les écoles coraniques, et les écoles talmudiques, ne pratiquent pas l'ascèse gestuelle imposée au petit écolier occidental. Au contraire, les Rabbis

d'Israël pensaient qu'on ne peut apprendre la *Torah* si l'on ne la jouait pas sur les muscles de tout le corps. Bien loin d'imposer au petit élève le silence et l'immobilité (comme on le fait d'une manière absurde dans les écoles occidentales), on enseignait la *Torah* d'une manière orale et gestuelle, rythmique. C'est pour celui qui lit la Bible sans faire sentir la mélodie, et pour celui qui étudie la *Mishna* sans chanter qu'il est dit (*Ézéchiel*, 22, 25) : « Je leur donnerai des ordonnances qui ne sont pas bonnes, des lois qui ne les feraient pas vivre » (*Meguilla*, 32<sup>a</sup>). « Toi, le subtil, lis la Bible la bouche ouverte, étudie la *Mishna* la bouche ouverte, afin que le fruit de ton étude te reste » (*Berakh.*, 36<sup>a</sup>). Les Rabbis d'Israël enseignaient : « Si, pendant que tu étudies, tu fais mouvoir les deux cent quarante huit membres de ton corps, le résultat de l'étude se conserve dans la mémoire, et autrement il ne se conserve pas. »

Nous avons du mal à comprendre ces méthodes d'enseignement, toujours parce que, empoisonnés par les funestes erreurs de l'anthropologie cartésienne, nous nous imaginons que « le corps » n'a rien à faire lorsque « l'esprit » apprend. L'homme est une machine associée à une substance pensante. A quoi bon remuer la machine, lorsqu'on apprend sa leçon ? Quel rapport entre « le corps » et la mémoire ?

Cette erreur fatale explique pour une part l'amnésie de l'Occidental, comparativement à l'Oriental. On savait « par cœur » dans le milieu ethnique palestinien, une partie considérable de la *Torah* et des prophètes, sinon le tout, et beaucoup de musulmans aujourd'hui savent par cœur le Coran. Tout simplement parce qu'ils l'ont appris, non seulement avec toute leur âme, mais aussi *avec tout leur corps*, en le « *rejouant* » rythmiquement sur leurs muscles. La mémoire n'est pas seulement une fonction de la « substance pensante ». La mémoire est une fonction *de l'homme*, qui est à la fois, et indissolublement, âme vivante et corps.

Bien plus, Marcel Jousse a montré l'importance des milieux ethniques de style oral, où l'on pouvait être très *savant* tout en étant *illettré* : on peut connaître beaucoup, sans savoir lire, dans un milieu ethnique de style oral. La technique d'enseignement du rabbi Ieschoua de Nazareth ne repose pas sur l'Écriture : Jésus n'a jamais écrit, sinon,

comme on l'a souvent noté, sur le sable, une fois. Jésus ne présuppose pas que ses auditeurs aient été à l'école. Il enseigne de telle manière que son enseignement puisse être appris, retenu, sans l'écriture. Et c'est ainsi, de fait, jusqu'à la mise par écrit des *Logia*, que s'est faite la catéchèse chrétienne primitive. C'est pourquoi l'enseignement de Jésus est rythmique et balancé : pour qu'on puisse le retenir et le transmettre oralement. Et lorsque Marcel Jousse, dans son ouvrage publié en 1925 sur le *Style oral chez les Verbo-Moteurs*, eut établi ce fait, Alfred Loisy en tint compte : dans sa traduction du Nouveau Testament, Loisy accepte la thèse de Jousse, et donne une traduction « rythmée » du texte évangélique.

Jésus s'est adressé, par-delà les paysans palestiniens, à tous les hommes, et non pas seulement aux lettrés. L'enseignement de Jésus est originellement oral, on peut dire essentiellement oral : il doit se transmettre d'homme à homme, comme une onde vivante, et le livre écrit n'est là que comme aide-mémoire. Il ne sert, le plus souvent, à rien, de remettre à un homme le Livre saint : il faut le lui enseigner oralement, et le revivre. Les sociétés bibliques protestantes qui distribuent, par centaines de milliers, des Bibles aux Chinois, aux Africains et aux autres peuples qu'elles veulent évangéliser, doivent en savoir quelque chose.

L'enseignement évangélique est fondé sur ce principe : il doit être compréhensible pour tout homme; il n'est pas réservé au « lettré ». Et c'est pourquoi Jésus, au lieu d'utiliser un arsenal de concepts abstraits, comme le font les philosophes, utilise, pour enseigner, *les choses elles-mêmes*; ces choses que les petites gens connaissent bien : le levain qu'une femme met dans sa pâte; la brebis qui s'est égarée; la pièce de monnaie qui est perdue; la semence que le paysan jette en terre, etc. Cela, au moins, sera compris par tous les hommes, en tous les temps, et dans toutes les civilisations.

Sauf peut-être celle que nous sommes en train de faire : car enfin, le petit enfant des villes, le petit enfant de New York, de Paris ou de Londres, comment peut-il comprendre aujourd'hui les paraboles évangéliques, lui qui mange un pain fait sans levain, lui qui n'a jamais vu de brebis per-

due, ni de graine jetée dans la terre, lui qui est de plus en plus frustré des réalités naturelles et élémentaires ?

L'enseignement de Jésus ne présuppose pas qu'on soit lettré. Et c'est pourquoi Jésus, lorsqu'il a voulu instituer un mémorial de sa mort et de sa résurrection, n'a pas pris une feuille de parchemin; il n'a pas confié à l'écriture le soin de garder parmi les hommes, jusqu'à la fin des temps, la mémoire de son sacrifice. Il a pris du pain et du vin, et il l'a donné à ses disciples : « Faites ceci en mémoire de moi. » Ainsi, par la Messe célébrée dans le monde entier jusqu'à la fin des temps, jusqu'à ce qu'il vienne, la mort de Jésus est annoncée.

La liturgie est une méthode d'enseignement qui ne repose pas sur l'écriture, sur la lettre, mais sur le geste et sur le signe sensible. Point n'est besoin d'avoir appris à lire et à écrire pour comprendre le langage de la liturgie de la semaine sainte : l'eau, l'huile, le sel, le pain et le vin, l'encens, la cendre, sont les paroles, les signes compréhensibles pour tous. Le geste, les gestes du prêtre à l'autel sont signes. Toute la liturgie est signe.

Notre civilisation, nous l'avons déjà noté, est de plus en plus incapable de comprendre ces signes, parce qu'elle est malade, de plus en plus éloignée des réalités naturelles, de plus en plus factice. L'homme moderne comprend les signes algébriques; il lit le journal; il comprend les abréviations. Mais il ne comprend plus le langage biblique, le langage élémentaire, le langage gestuel. L'homme moderne, l'homme citadin, formé dans une civilisation de style écrit, ne comprend plus le langage des civilisations de style oral et gestuel. L'homme moderne est dissocié, mécanisé. L'anthropologie cartésienne, si fautive à tous égards, si nocive au point de vue médical comme au point de vue pédagogique et au point de vue spirituel et métaphysique, achève de rendre inintelligible un langage fondé sur une autre anthropologie, sur une autre conception du monde. Le monde de Descartes est une vaste machine; il a cessé d'être *signe* et *langage* de Dieu, comme c'était le cas dans l'univers médiéval, celui de saint Bonaventure comme celui de saint Thomas. L'univers de Descartes est dissocié : la matière est étendue pure, elle ne saurait être signe de rien du tout. Au contraire, dans l'univers biblique, dont les Pères et les

grands théologiens médiévaux ont hérité, les réalités sensibles sont signes et langage. La liturgie catholique est fondée sur cette vision du monde. Pour la comprendre à nouveau, il faut nous libérer des présupposés erronés d'une anthropologie et d'une cosmologie mécanistes et dissociées.

Notons enfin qu'en ce qui concerne la Cène, le sacrement de l'eucharistie, l'anthropologie dualisée qui est commune aujourd'hui et qui constitue le schème congénital de notre culture, rend inintelligible le sens exact des paroles de la consécration : *Hoc est enim corpus meum*. En effet, spontanément, le fidèle qui pense selon les catégories d'une anthropologie cartésienne ou platonicienne, comprend, à tort, ces paroles de la manière suivante : ceci est mon corps — *séparé de l'âme*. Or, comme on le sait, selon la pensée de l'Église, le corps auquel communique le chrétien est le corps vivant du Christ, et non le corps séparé de l'âme. On communique au Christ vivant et non à un corps mort. « Ceci est mon corps » doit donc être compris dans les catégories de l'anthropologie biblique non dualisée. Il est probable que le mot araméen qui a été prononcé correspond à l'hébreu *basar*. De même, au début du IV<sup>e</sup> évangile, l'expression : « *Le Logos s'est fait chair* », ne signifie pas : « Le Logos s'est fait corps », mais : la Parole de Dieu a assumé l'humanité, la nature humaine tout entière, corps et âme, liberté et pensée. L'hérésie d'Apollinaire provient en grande partie de ce que la formule de l'incarnation a été pensée à travers le schème d'une anthropologie dualisée. La même remarque pourrait être faite en ce qui concerne les premières formules de l'Église concernant la résurrection « de la chair ». Il ne s'agit pas de la résurrection « du corps » en tant que séparé de « l'âme », mais de la résurrection de l'homme tout entier, ou des hommes, conformément à la formule biblique : « Toute chair verra le salut de Dieu. »

On voit par ces dernières remarques que le problème de la liturgie est lié à un problème plus profond, plus radical : l'intelligence de la pensée dogmatique de l'Église, dans un monde culturel où les catégories philosophiques ne sont plus adaptées à la formulation de cette pensée.

CLAUDE TRESMONTANT.